

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 77

Artikel: Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248908>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

Je me jetai sur la paille. A peine endormi, je ressautai d'un bond convulsif causé par des poux de la grosseur d'une lentille. Le dégoût s'emparant de moi provoqua une hémorragie d'une telle puissance, qu'après avoir rempli un baquet de mon sang et un autre à moitié, mes prières aussi bien que mes sollicitations étaient infructueuses. Comme on ne faisait nulle attention à ma personne, dans mon délire j'arrachai brusquement une pauvre vieille de dessus son grabat placé sur un poêle de terre glaise, pour prendre sa place.

A la fin cependant, on se décida à aller quérir M. Mougeat chirurgien major qui se hâta de venir. Il en était temps ; car après une bonne semonce à ces étourdis, disant : « Si vous aviez tardé seulement de dix minutes, je ne pouvais répondre de sa vie ». Ensuite il tire une fiole d'essence qu'il me pose sous le nez, prit des bandes de toile préparées pour ligaturer dont il serre fortement les jambes et le bras droit aux articulations ; puis me voyant assoupi, il ajoute : « Dans deux heures je reviendrai, il sera mort ou sauvé » paroles que j'entendis parfaitement bien dans mon assoupissement. Enfin le sommeil me prit.

Ce digne homme fut ponctuel, et attendit mon réveil, me tâta le pouls, et après m'avoir fait parler, parut content. Ensuite il remplit un imprimé, commanda de tenir prêt un traîneau, chargea Maurice (le dégoûdi) de m'accompagner jusqu'aux limites.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 7

Par une nuit d'hiver

Et, retrouvant du courage, il se releva et se plaça résolument devant le blessé.

— Défends-toi, dit Antoine. Mon fusil est chargé. Cherche où je suis tombé.

Simon fouilla du regard le chemin et saisit le fusil qui croisait, d'une raie noire, le ruisseau de sang. Mais, au moment d'épauler :

— J'ai déjà manqué la bête, dit-il. Je risque notre dernier moyen de salut.

— Soutiens-moi, dit le garde. Je vois encore, je viserai.

Ses ordres s'exécutèrent promptement. Le conducteur arrivé avec son véhicule, mollement étendus sur des bottes de paille, nous voilà lancés sur la route de Vienne, allant d'un train de vitesse à fendre l'air. Dans les villages sur notre passage se présentaient sur les portes des maisons, des soldats qui nous criaient d'arrêter ; leurs voix se perdaient dans le vent ; mes deux compagnons de voyage me quittèrent à la nuit tombante.

Quelques minutes après, on m'introduisit dans une vieille chapelle en partie démolie où, couché sur une poignée de brins de paille, on me donna un morceau de pain noir, un demi verre de vin détestable, un chou-rave moitié cuit, et un peu de viande de même aloi.

Le jour suivant, nous touchons au Danube par des chemins bifurqués. On s'embarque avec un convoi arrivé, et nous voguons lentement. Au bout de quelques jours, la veille de la Toussaint, à neuf heures du soir, par un beau clair de lune, le bateau arrête pour prendre terre.

Nous nous trouvions aux pieds d'un coteau parsemé de maisons, que l'on pouvait distinguer par la reverberation des lumières. Chacun cherchait à gagner le sol ; transi à ne pouvoir me remuer, j'attendais qu'on vint à mon aide ; personne. Je commençais par désespérer, quand de dessus mes épaules une voix s'exprime ainsi : « Mais n'est-ce pas là le petit du 37^e à qui je dois la vie ? — C'est bien moi répliquai-je sur le champ. » Il me prend dans ses bras, comme l'on ferait d'un enfant, et pour atteindre la pelouse, il fallait marcher dans l'eau ; « cou- » rage, ami, j'ai de quoi nous bien restaurer. Le bonheur permit que la maison qui nous reçut était celle du bourgmestre, où nous fûmes bien traités sur tous points. Le lendemain en rejoignant, la proue était entièrement couverte de têtes sous la glace, des sujets de la confédération du Rhin.....

C'est là une preuve certaine qu'il y a une providence.

Nous abordâmes la plage sur les une heure

Simon s'agenouilla de nouveau, souleva Antoine, l'appuya contre sa poitrine.

Il braqua le fusil. Deux mains tenaient l'arme, une autre, défaillante, la conduisait.

— Tiens bon, Simon... Ton doigt sur la gâchette... J'aperçois la bête... Tiens ferme... Feu !

Le loup bondit en arrière, poussa un hurlement fou, ploya sur ses pattes et se tordit dans une convulsion.

— Sauvés ! sauvés !

Ah ! comme ils s'embrassèrent encore !

— S'il est mort maintenant, jette-le dans le fossé ; pas la peine qu'on le trouve, qu'on fasse des histoires.

Mais Simon n'écoutait pas. Il ne pensait qu'à charger Antoine dans ses bras, à l'emporter,

de relevée ; l'atmosphère était sèche et froide. On nous fit, tout le détachement, entrer dans la vaste cour d'une caserne de cavalerie au nord de Léopoldstadt qui me rappela mon séjour d'été, car de l'hôtel qu'habitait M. Delachastre, on en avait l'aspect.

Là, debout pour répondre à l'appel, j'étais tourmenté par la soif. Une jeune fille eut la bonté de m'apporter une cruche pleine d'eau que je vidai : j'en demandais encore, mais elle n'osa me satisfaire, et s'en alla pour n'avoir de reproches intérieurs à se faire. Mon tour arrivé, je montai un escalier donnant sur un corridor composé de cellules, sans autre ameublement qu'un fourneau (cloche en fonte) rempli de houille, autour duquel étaient se chauffer les premiers venus. Repoussé par eux de l'un à l'autre, je pris le parti de descendre dans la grande écurie garnie de mauvais bois de lits, les crèches pouvaient remplacer les oreillers ; les croisées de dépourvues de volets nous exposaient à l'ir-tempérie de la saison ; je m'installai au N° 7.

Le premier jour, j'avais confié mon linge sale à une blanchisseuse qui ne le rapporta pas.

Tous mes camarades se trouvaient être du 93^e régiment de la division Boudet, Auvergnats regrettant fort leur pays, comparant leur existence en famille avec la présente. Je pouvais bien comme eux, et peut-être mieux, me sentir affligé, y penser avec amertume, car tout ce qui a vie, tient à la conserver, jusqu'aux vers de terre qui se débattent quand on les écrase. La raison dominante, j'écoutais leurs plaintes que je ne supposais pas si profondément enracinées.

Les pauvres garçons préféraient comme bien d'autres la paix des champs à la gloire militaire, mais l'empereur ne l'entendait pas ainsi !

Un matin ouvrant les yeux, des morts se présentaient à mes regards, la bouche de travers... De trente, je restais seul vivant, et en proie à la pensée de mourir ainsi dans le plus désolant abandon. J'étais résigné à la volonté de Dieu en méditation, quand j'en fus tiré par les cris et les vociférations mêlées d'horribles blas-

matif.

— Oh ! si tu pouvais vivre ! si tu pouvais vivre !

Et tout en marchant :

— Vrai, si ce loup t'avait dévoré à ma place, je me serais trouvé plus malheureux que je ne vais le devenir aux travaux forcés. Car c'est là ce qui m'attend, je le sais. Eh bien, tant mieux, puisque je l'ai mérité. Je dois expier, j'expierai. Dès demain, j'irai moi-même à la gendarmerie.

— Tais-toi, tu déraisonnes, je n'ai pas vu qui me frappait.

Et la grappe humaine avançait lentement, péniblement, dans les chemins glacés, sur l'herbe diamantée, où Simon glissait.

(La suite prochainement).